

**Zeitschrift:** Neue Schweizer Rundschau  
**Herausgeber:** Neue Helvetische Gesellschaft  
**Band:** 4 (1936-1937)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Silhouettes Suisses Romandes III : les Musiciens  
**Autor:** Blonay, André de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-759062>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 31.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Silhouettes Suisses Romandes III

### Les Musiciens

Par André de Blonay

**T**ournons les yeux vers le passé; l'histoire nous fera apprécier l'oeuvre des musiciens romands d'aujourd'hui. Première constatation: Notre musique est jeune. Si le musicologue, ami des documents poudreux, peut nous prouver l'existence, aux siècles écoulés, de fort estimables compositeurs à Genève, à Lausanne, voire à Neuchâtel, c'est depuis un siècle à peine que l'on peut parler vraiment d'une musique romande, en tant que manifestation spirituelle cohérente, liée au destin politique, social et à l'essor intellectuel des cantons de langue française.

Non un art aristocratique, cultivé dans les salons des nobles ou des bourgeois; la musique ici s'éveille sous sa forme la plus spontanée: le chant choral; des hommes qui sentent la même chose, qui veulent la même chose, unissent leurs voix dans l'amour commun du pays. Un autre aspect de ce réveil: le „Festspiel“, spectacle largement populaire où la musique a sa part et en lequel viennent se cristalliser de façon sensible les aspirations de la collectivité. Telles sont les deux sources de la musique romande; dès 1850 elle prend son essor; il faudra près de cinquante années pour qu'elle acquière sa pleine indépendance. Pour l'instant elle est sous tutelle; des étrangers, allemands pour la plupart, mènent le jeu: Plumhof à Vevey, Rehberg à Morges, Hugo de Senger à Genève.

1880, 1890... l'heure n'allait pas tarder de l'affranchissement; une génération d'artistes se lève, née de ce sol, personnalités vigoureuses qui sauront affirmer leur indépendance. Premiers musiciens romands, premiers en date et qui sont restés les premiers par la place qu'ils occupent dans la vie nationale; tel est le titre dont peuvent s'enorgueillir deux artistes qui, aujourd'hui, portent allègrement leurs soixante-dix ans: Jacques-Dalcroze, Gustave Doret. Chacun selon son tempérament, ils ont su pénétrer l'âme de leur pays. Ils trouvèrent en retour la plus belle récompense: D'être adoptés par ce peuple dont ils s'é-

taient inspirés, nombre de leurs chansons prenant rang dès maintenant dans le trésor innombrable, anonyme, du folklore.

\*

Vaudois d'origine, viennois de naissance, genevois d'adoption et de coeur, je le veux croire, puisque c'est dans la cité de Calvin qu'il se fixa à son retour de l'étranger, voici Jacques-Dalcroze, maître de la Chanson, pédagogue génial. Une nature spontanée, sensible, débordante de vie et d'imagination; aucune facilité ne lui fut refusée. Placé dans un milieu volontiers sévère — le Genevois est le premier à souffrir des excès d'un intellectualisme desséchant — Dalcroze lui oppose une arme souveraine: l'ironie, et puis, la bonne humeur. La malice pétille dans ses yeux vifs et perçants; si les années lui ont conféré une bonhomie toute paternelle dont tous ceux qui l'approchent savent goûter le charme, elles n'ont altéré en rien sa fantaisie, la vivacité spirituelle qui furent le privilège de sa jeunesse. Et quelle puissance de travail! Créateur d'une méthode pédagogique universellement appréciée, Dalcroze compte des disciples aux quatre coins du monde. Pas de ville de quelques importance qui ne compte une Ecole où le Maître, périodiquement, vient veiller à ce que soit maintenue intacte l'orthodoxie de la Rythmique.

Dalcroze compositeur n'est pas moins attachant; ses Chansons, d'une fraîcheur exquise, ses Rondes d'enfants, au tour inimitable, sont autant de petits chefs d'oeuvre. Aux Chansons romandes d'antan ont succédé, année après année, mois après mois, des recueils nouveaux dont les richesses sont loin d'être épuisées. Ce sont encore des opéras — oeuvres de jeunesse — de grands spectacles populaires, tels le Festival vaudois de 1903, la Fête de Juin où, selon une formule bien personnelle à l'auteur et constamment renouvelée, s'unissent le verbe, la musique et la danse. Il faudrait parler de Dalcroze auteur de musique instrumentale, de Dalcroze critique, tant d'aspects qu'il faut taire aujourd'hui au risque de laisser incomplète l'image de cette figure étonnante en sa diversité.

\*

Grand émoi à Vevey, en l'été de 1888; à quelques mois de la Fête des Vignerons, Plumhof, chargé d'en composer

la partition, s'effraye de la tâche qu'il a assumée et demande à en être déchargé. Comment le remplacer? Le Comité se réunit en grande hâte, délibère, et finalement, de désespoir, porte son choix sur un tout jeune musicien, 22 ans à peine, qui, faisant ses études à Paris, est en vacances dans la région: Gustave Doret. Pareille proposition était de nature à tourner une tête moins solide. Doret, lui, ne perd pas son sang-froid. Faisant preuve d'une sagesse qui en dit long sur son caractère, il refuse l'aubaine par trop prématurée. On s'adresse alors à Hugo de Senger, celui-ci accepte, écrit sa partition en temps voulu, mais meurt quelques mois plus tard épuisé par son travail.

1905: Une nouvelle Fête se prépare; cette fois-ci tout désigne Doret pour en être le musicien. En effet, les quinze années qui s'étaient écoulées avaient marqué pour lui une étape importante. Resté à Paris ses études terminées, il n'a pas tardé à s'y faire connaître, comme chef d'orchestre tout d'abord — il dirigea la première audition du Prélude à l'après-midi d'un Faune, de son ami Claude Debussy — puis comme compositeur, et ces premiers succès lui ouvrent toutes les portes dans son pays natal. Il compose donc la Fête des Vignerons, elle triomphe, on acclame l'auteur qui fera figure désormais de musiciens national dans les milieux vaudois. Et vingt-deux ans plus tard Vevey lui donnera l'occasion, une fois encore, de recevoir l'hommage des foules enthousiastes, avec la Fête de 1927 qui valut à Doret un succès magnifique.

„Gustave Doret est grand, dit Jean Dupérier, son biographe, fort, droit. Il porte allègrement son âge, accomplit sans effort son travail quotidien, d'un coeur toujours jeune et dispos. Sa robuste santé se devine au teint de son visage qui s'orne d'un grand nez en bec d'aigle et de petits yeux vigilants et malins ainsi qu'à l'indulgence qui se découvre aisément derrière l'homme apparemment sévère et intraitable”.

Tel est Doret, dévoué à ses amis, aux jeunes dont les débuts lui paraissent conformes à son idéal, mais gare à ses adversaires, car il en a, comme tout homme de caractère. Ennemi de tous les internationalismes d'après-guerre auxquels il mène un combat sans merci, il exalte et soutient les forces nationales,

sous tous leurs aspects; et s'il a contribué à remettre en honneur nombre de nos vieilles chansons populaires, il n'en a pas moins voué son effort — c'était au début de la guerre — à améliorer le répertoire de nos musiques militaires. Homme de théâtre avant tout, mais symphoniste aussi, chantre du peuple, critique à la plume alerte et parfois acérée, Doret, citoyen vaudois, écouté à Lausanne, fort puissant à Berne dans les milieux officiels, fêtera ces jours-ci, entouré du respect de tous, son soixante-dixième anniversaire.

\*

Cet hommage rendu aux têtes-de-ligne de la musique romande, la tâche devient plus ardue. Les figures qu'il s'agit d'évoquer maintenant n'ont pas encore, pour la plupart, acquis leurs traits définitifs. Homme de quarante, de cinquante ans, en pleine activité et dont la mission est loin d'être accomplie. Ils ont trouvé, au début de leur carrière, un milieu favorable à leur développement. L'effort de l'Association des Musiciens suisses (A.M.S.) a porté ses fruits; la culture musicale se répand, les écoles prospèrent, offrant aux jeunes un enseignement que leurs aînés devaient aller chercher à l'étranger. Chez les compositeurs de la nouvelle génération, un changement d'orientation se manifeste; ils deviennent — le terme, je m'en excuse est assez déplaisant — musiciens savants, ils s'éloignent du peuple, abandonnent le théâtre (qui donc jouerait leurs oeuvres?) pour se vouer presque exclusivement au culte de la symphonie, de la musique de chambre, du lied, formes d'art plus subtiles dont l'accès restera toujours réservé à une élite. Les concerts annuels de l'A.M.S. forment le champ de leur exploits; c'est là, devant un public d'initiés, musiciens, critiques, mélomanes, qu'ils s'affrontent à coups de Quatuors ou de Poèmes symphoniques; c'est là que se créent... et se détruisent les réputations, c'est là que se cotent les actions de nos valeurs musicales!

Les aînés, tout d'abord: Pierre Maurice est de la génération, ou peu s'en faut, de Dalcroze et Doret, mais sa vie, toute entière consacrée à la musique à laquelle il rendit un hommage raffiné, s'est écoulée loin du pays. En effet, après ses études à Stuttgart, Pierre Maurice a vécu à Munich jusqu'en 1917,

date à laquelle, chassé par la guerre, il réintégra la vieille demeure familiale d'Allaman. Le théâtre tient une place importante dans son oeuvre qui reste fermement attachée à la tradition des musiciens romantiques et se signale à la fois par la sensibilité et la rare culture qui s'y font jour. Il vaut la peine de le noter, Pierre Maurice sera le dernier des musiciens romands à se tourner vers l'Allemagne; désormais, fidèle à leur sang et suivant l'exemple de Doret, ceux-ci se tourneront vers Paris dont le prestige, comme foyer musical, allait croissant depuis le début du siècle. Et dans la capitale française, suivant leurs affinités, ils se rapprocheront les uns de la „Schola cantorum”, où, sous l'égide de César Franck, Vincent d'Indy ranimait la grande tradition classique, les autres vers le groupe des musiciens dit „impressionnistes” dont Ravel et Debussy étaient les chefs incontestés.

D'entre les disciples de la „Schola” Henri Gagnebin est un de ceux dont la carrière, à son retour au pays, s'est développée de la façon la plus heureuse. Appelé il y a quelques années à la direction du Conservatoire de Genève il a fait de cette école une institution vivante, prospère, où s'honorent d'enseigner des artistes éminents. A côté de cette tâche fort absorbante, Gagnebin joue un rôle important au sein de l'A.M.S. où il défend avec vigueur les intérêts et les droits de la minorité romande, enfin — et c'est là le centre spirituel de son existence — il compose, année après année, une oeuvre musicale solide, sincère, en laquelle un métier fort poussé est mis toujours au service de la pensée et de l'inspiration sensible. Tout récemment Gagnebin faisait jouer à Genève un Oratorio de grande envergure, Saint-François d'Assise, en lequel la figure du „Poverello” est évoquée de façon fort touchante, avec des moyens dont la simplicité voulue n'exclut pas les audaces savoureuses. Faisant suite à des Quatuors, des Sonates, de belle facture, cette grande oeuvre lyrique, mystique, à laquelle le compositeur consacra le travail de quatre années, constitue un sommet dans sa carrière. Ne nous étonnons pas, pourtant, si Gagnebin, quelques mois plus tard, nous livre Trois Chansons d'une verve, ma foi, assez légère. Pareils contrastes font le charme d'un homme en lequel le sérieux et l'humour s'allient de façon imprévue.

Autre élève de la Schola Cantorum, Charles Chaix, lui aussi professeur à Genève: un maître de l'orchestre en lequel se prolonge la tradition instrumentale franckiste. Deux Symphonies, un Poème funèbre, un Scherzo, pour orchestre, attestent la clarté de son écriture et la fermeté des architectures sonores nées de son imagination. Ami de la perfection, qui ne craient pas de remettre cent fois son ouvrage sur le métier, Chaix, il faut l'espérer, livrera au public nombre de partitions encore, auxquelles des qualités fondamentales de pensée et de facture seront le gage le plus sur, au delà des modes éphémères, de durée et de succès.

Aux côtés de ces musiciens, aujourd'hui près d'atteindre la cinquantaine, Franck Martin, de peu leur cadet, fait figure quelque peu de révolutionnaire. Elève de Dalcroze, il a mis assez longtemps pour s'affranchir des influences — celle de Ravel surtout — auxquelles il s'était laissé gagner dans son adolescence. L'après-guerre, ses chaos, ses mille courants divers qui provoquèrent une véritable crise du langage musical, ne laissèrent pas Martin insensible. Esprit curieux, avide de nouveauté et maitrisant suffisamment la matière sonore pour s'intéresser aux mille combinaisons qui en peuvent renouveler les aspects, il s'est assimilé aussi bien les conquêtes rythmiques de Strawinsky que les subtilités harmoniques de Schönberg. Par le style... et par les succès, le plus international de nos musiciens, le plus audacieusement et systématiquement novateur. Sa musique, à laquelle Ernest Ansermet, une autre gloire de la Suisse romande, porte une réelle estime, n'a rien de populaire et peut déconcerter au premier abord; elle est dure, violente, emportée, dans les dernières oeuvres surtout où Martin s'est trouvé lui-même, et donne une expression parfaite de ce tempérament fait de lucide volonté et d'ardeur concentrée.

Lui aussi disciple de Dalcroze, Jean Binet n'est pas une personnalité aux traits aussi accusés. Ce sera le Poète de notre „Parnasse” musical romand. Un être tout en nuances, qui, en marge de la réalité, recrée un monde imaginaire où, il aime à se réfugier. Charme de l'homme: dans sa retraite campagnarde de Trélex, il partage son temps entre la greffe de ses pommiers, la distillation de ses prunes et la composition, activité auxquelles vint d'ajouter récemment le fardeau épistolaire qui in-

combe à un nouveau Secrétaire de l'A.M.S. Charme de la musique; toujours naturelle, sensible, pleine de soleil et de lumière; une musique vivante dont les harmonies rares ne doivent rien ni au calcul ni à la volonté. En Suisse allemande, d'ailleurs, Binet est fort goûté et des oeuvres telles que son *Quatuor* et sa *Suite sur des airs populaires suisses* ont fait le tour des studios radiophoniques européens.

Sans avoir quitté Genève, si ce n'est pour de brefs voyages, A. F. Marescotti unit en sa personne l'Italie — par le sang —, la France — par les affinités naturelles — et la Suisse puisqu'il est citoyen, combien fier de ce titre, de Carouge, l'ancienne ville sarde, aux portes de Genève. Elève de Roger-Ducasse, à Paris, il écrit une musique spontanée, pleine d'allant, aux rythmes clairs, aux mélodies chantantes. Ses *Suites* pour le piano rallient tous les suffrages et récemment l'une d'entre elles eut les honneurs du disque. Une brillante *Ouverture*, pour orchestre, un *Prélude au Grand Meaulnes*, des mélodies, une musique de film, forment pour l'heure le plus clair de son bagage musical. Marescotti a 34 ans, c'est un tempérament indéniable, il n'est que d'attendre les années de la maturité.

\*

Mais ce ne sont là, je m'en excuse, que musiciens genevois; leurs confrères de Lausanne, pourtant, ne le leur cèdent en rien. Aux côtés de compositeurs tels que Dénéreaz, Reymond, voici, la Société vaudoise de musique qui groupe des éléments vivants, enthousiastes. Le chef de cette phalange: Aloys Fornerod, lui aussi élève de la Schola. „Notre langue est le français, écrivait-il il y a quelques années, notre musique doit être de forme française”. Devant les communautés de race, de langue, les frontières politiques s'effacent, en matière d'art; telle est la conviction qui sert de fondement à l'esthétique du musicien vaudois. Acceptons en le témoignage puisqu'elle lui a permis d'écrire des oeuvres excellentes dont la clarté et la mesure sont les attributs essentiels. Fornerod d'ailleurs fait école et groupe autour de lui des jeunes d'avenir tels qu'André Tanner, Roger Pillonel et Jean Apothéloz.

\*



Il faut conclure, et cela au moment où l'on prend claire conscience des richesses de la musique romande; il faut conclure sans avoir parlé de nombre de talents qui l'illustrent aujourd'hui: de Roger Vuataz, aux multiples activités et à l'oeuvre remarquable, de Fernande Peyrot, musicienne ardente et sensible qui ne cesse de progresser, d'Alexandre Mottu, dont le style châtié évoque les grâces précieuses des „Petits-Maîtres” d'antan, de Bernard Reichel... d'autres encore. Et cette constatation même n'est-elle pas un encouragement? La musique romande vit, elle s'enrichi chaque jour; à l'exemple de ses pionniers, elle prend confiance en son destin, apportant au sein du concert helvétique certaines vertus précieuses: le sens des proportions, par exemple, l'esprit de légèreté, l'esprit tout court, voire le sourire et la facilité, toutes qualités à l'esprit latin. Elles ont leur prix; ne contribuent-elles pas à orner la vie de façon fort heureuse? D'ailleurs, amis de Suisse allemande, est-il vraiment coupable que l'art se présente sous des dehors aimables?